LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Celle-ci dépassait la mesure. Mme Midoux ne se disait pas que l'infortunée était minée par la plus cruelle des maladies et qu'elle n'était pas une robuste buveuse, capable de faire ronfler ses fourneaux, malgré une petite pointe, ce qui était quelquefois le cas du cordon-bleu.

—Seule ! murmurait Rose en jetant un regard navré sur la photographie de François Champagne.... Est-ce que je vais rester ainsi toute la vie ?

Elle voulut jouer avec son fils ; mais la gaîté forcée de la mère impressionnait instinctivement l'enfant, qui ne se livrait plus aussi tendrement qu'autrefois.

Le silence régnait entre ces deux êtres, il y avait des heures particulièrement navrantes.

Rose absorbait de plus en plus d'alcool ; elle ne se sentait soulagée que lorsque sa raison s'envolait, mais, le lendemain, elle avait la poitrine en feu et ses quintes étaient interminables.

Et toujours cette solitude qui l'épouvantait, qui lui enlevait ce qui lui restait d'énergie !

—Il faut que cela change ! s'écria Rose exaspérée. Tous les autres ont une famille, des amis ; moi je suis abandonnée de tous.... Je n'ai pourtant jamais rien fait à personne.

Elle s'arrêta, se souvenant. Elle s'était montrée injuste envers Etienne Poulot, le compagnon de François. Subitement, elle comprit ses torts. Le brave garçon lui avait parlé bien doucement ; il lui avait tenu le langage d'un ami sincère et désintéressé.

Elle s'était emportée et lui avait répondu de telle façon qu'Etienne était parti et n'était plus revenu.

Rose s'accusa d'avoir oubliée le dévouement discret et la complaisance à toute épreuve du pompier.

Celui-là aimait Claudinet ; il lui apportait des jouets ; il amusait l'enfant, qui demandait souvent avec tristesse quand il reverrait son ami Etienne.

Ce n'était pas Poulot qui, à la veille de partir en voyage, aurait oublié d'embrasser le chérubin.

Mais il avait raison, cet honnête homme, de prévenir Rose. Est-ce que les cartes n'avaient pas confirmé la défiance qu'Etienne avait eu le courage d'exprimer le premier ?

Pourquoi la mère de Claudinet s'était-elle obstinée à ne rien vouloir entendre ?

Que signifiait son aveuglement ? Eusèbe et Zéphyrine ne pensaient qu'à vivre aux dépens de la cartomancienne ; qui savait s'ils ne nourrissaient pas à son égard de ténébreux projets ?

Les tarots avaient clairement parlé. Il y avait des hommes de justice dans la fin d'Eusèbe ; elle avait vu la mort violente.

Rose Fouilloux frissonna en se rappelant le degré d'intimité qu'elle avait autorisé sans la moindre clairvoyance.

Elle regrettait maintenant de ne pas avoir fait les cartes à Zéphyrine ; pourquoi n'y avait-elle pas pensé ?

En vertu du proverbe sur ceux qui se ressemblent et s'assemblent, l'oracle se serait prononcé aussi catégoriquement en ce qui concernait Zéphyrine.

—Bien sûr ! se dit Rose, c'est affreux de n'avoir qu'en sœur, et de concevoir de telles appréhensions.... Mais, est-ce ma faute ? Je me souviens maintenant de leur attitude louche à tous deux, quand ils croyaient que je ne les observais pas.

En effet, plus d'une fois, elle avait remarqué qu'ils chuchotaient ; elle leur en avait même fait le reproche.

Eusèbe avait répliqué tout contrit qu'il ne pouvait pas empêcher Zéphyrine de lui prodiguer tout bas de nouvelles paroles d'amour.

Et puis, ils se tutoyaient à tout propos ; cela offusquait Rose, qui n'aurait trouvé rien à redire si Eusèbe et Zéphyrine avaient avoué franchement qu'ils voulaient légitimer leur liaison.

Mais puisqu'ils prétendaient n'être que fiancés, ils se moquaient d'elle, et il fallait qu'elle eût perdu toute espèce de bon sens pour être leur dupe.

En outre, Eusèbe se tenait très mal ; il se débraillait sans comprendre que les clientes pouvaient être gênées en venant consulter la cartomancienne, qui gardait toujours l'attitude correcte imposée par sa situation.

On s'était dit qu'elle fréquentait de drôles de gens et on l'avait délaissée pour des concurentes qui n'étaient pas dignes de lui dénouer les cordons de ses souliers, des farceuses sans savoir, sans conviction, qui vivaient aux dépens des imbéciles.

D'ailleurs, est-ce que la première impression de Rose n'avait pas été défavorable au couple ?

Zéphyrine l'avait obsédée en lui quémandant sans cesse des pièces de cent sous ; Rose s'était pourtant promis de ne plus se laisser exploiter.

D'où venait qu'elle avait aussi facilement changé d'idées ?

Etait-ce parce que le fiancé de Zéphyrine parlait toujours doucereusement à sa future belle-sœur ?

Rose n'aimait pourtant pas à être flattée ; François Champagne l'avait habituée au franc-parler. Pourquoi avait-elle malmené aussi sottement ce pauvre Etienne Poulot ?

Elle ne voulait pas s'avouer que La Limace en lui faisant contracter la pernicieuse habitude de boire de l'absinthe, lui avait fait subir une influence d'un genre tout particulier et que sa domination augmentait sans cesse, jusqu'à la soirée où les cartes avaient prononcé leur effrayant arrêt.

Maintenant que le drôle était loin, et bien que Rose, hélas ! continuât à s'intoxiquer avec la verte liqueur, elle avait honte d'avoir subi l'ascendant de cet individu.

Qu'il épousât ou qu'il n'épousât pas Zéphyrine, qu'est-ce que cela pouvait faire à Rose ? Est-ce qu'elle n'avait pas d'autres soucis ?

Le premier et le plus impérieux était de se soigner.

Décidément, elle avait eu tort de se priver du médecin ; elle retournerait chez lui ; c'était un brave homme qui ne lui garderait pas rancune.

Cependant, il n'y avait pas à le nier ; quand elle avait cessé de prendre ces médicaments répugnants, qui lui laissaient dans la bouche une saveur détestable, un mieux s'était manifesté, Rose le croyait du moins.

Le bischof, le punch avaient fait beaucoup de bien ; quel dommage que cette amélioration n'eût pas continué !

Certainement, les premiers jours, quand Eusèbe et sa chaste fiancée étaient là, leur présence distrayait Rose. Elle oubliait un peu ses amers chagrins ; elle le reconnaissait ; seulement, elle n'avait pas encore consulté le destin touchant ses nouveaux amis.

En fait d'amis, elle n'en avait qu'un de véritable, de franc et de respectable, c'était Etienne ; elle avait eu des torts envers lui, elle se faisait un point d'honneur non seulement de les reconnaître, mais de les réparer.

Malheureusement, Rose prit un verre d'absinthe et noya bientôt ses bonnes dispositions dans l'ivresse.

Elle eut beaucoup de mal à regagner son lit ; elle roula deux fois sur le sol avant d'y arriver.

Avant de commencer ses libations, l'instinct maternel lui suggérait toujours l'idée de coucher son fils. Elle croyait que le petiot s'endormait tout de suite ; elle ne se doutait pas que le pauvre petit, avec une intelligence au-dessus de son âge, observait ce qui se passait dans la salle à manger et qu'il éprouvait beaucoup de chagrin en voyant que sa maman avait changé à ce point ses habitudes.

Dans cette cervelle d'enfant, de tristes pensées s'agitaient, et sa santé si fragile devenait encore plus précaire.

D'ailleurs, eût-il voulu dormir qu'il ne le pouvait pas.

Rose Fouilloux, dès qu'elle commençait à boire dans la soirée, avait des mouvements brusques ; elle bousculait tout, renversait les chaises, heurtait le buffet, brisait quelque verre ou quelque bouteille.

Dans la journée, elle s'observait encore, pour cacher son intempérance aux clients ; elle y réussissait assez mal du reste ; mais, après le dîner, alors qu'elle était certaine de ne plus recevoir aucune visite, elle ne prenait plus aucune précaution.

Claudinet pleurait silencieusement, craignant toujours que sa pauvre maman ne tombât et ne pût se relever.

Le petit malheureux s'étiolait de plus en plus ; pâli, décharné, ne semblant plus avoir que le souffle, il eût terrifié Rose Fouilloux, si elle avait conservé sa lucidité d'autrefois.

Les voisins s'apitoyaient sur le sort de l'enfant ; quant à la mère, ils l'accusaient avec la sévérité de gens qui jugent superficiellement leur prochain, et qui d'ailleurs, n'ont pas l'intelligence assez ouverte pour comprendre ces drames effroyables du sort.

Les moins acharnés contre Rose hochaient pourtant la tête avec une stupéfaction navrée :

—Comment la tireuse de cartes qui était jadis si " comme il faut ", si sobre, si rangée, en était-elle arrivée là ?

Et les simples concluaient que l'ivrognerie était un horrible défaut. Ils répétaient la naïve locution populaire :